

du Khorassan avec des barbares soumis comme lui à l'Alcoran, attaqua l'Inde par le nord, et poussa ses courses jusqu'au Guzarate. Tout ce que ces brigands ne purent emporter fut détruit ou réduit en cendres.

Le souvenir de ces calamités n'était pas encore effacé lorsque Gengis, qui avec ses Tartares avait subjugué la plus grande partie de l'Asie, porta ses armes victorieuses sur l'Indus, et fit ravager ou envahir par ses lieutenans les riches provinces qu'arrose ce grand fleuve. On ignore quelle part ce conquérant et ses descendans prirent dans la suite aux affaires d'un pays trop souvent dévasté. Il est vraisemblable qu'elles ne les occupèrent pas beaucoup, puisqu'on y vit peu de temps après régner les Patanes.

C'étaient des hommes agrestes et féroces, qui, sortis par bandes des montagnes du Candahar, se répandirent dans les plus belles parties de l'Indostan, et y formèrent successivement plusieurs trônes qui n'étaient unis par aucun lien.

Les Indiens avaient eu à peine le temps de se façonner à ce nouveau joug, qu'il leur fallut reconnaître Tamerlan pour maître. C'était un Tartare issu, dit-on, de Gengis par les femmes, et né en 1357 dans le beau pays maintenant occupé par les Ousbeks. Sa famille ne lui avait point laissé d'états; mais son intelligence, son activité, son audace, lui en donnèrent. Il s'était emparé de tout ce qui avait tenté son ambition, lorsqu'il subjugu

l'Indostan jusqu'à Delhy. Son projet paraissait être d'ajouter à ses vastes possessions le reste de la péninsule; mais les prières de l'empereur grec, qui était assiégé dans Constantinople, les supplications plus pressantes encore de quatre ou cinq princes musulmans dépouillés de leur territoire sur les rives du Pont-Euxin, le déterminèrent à attaquer les Turcs, dont la réputation et les succès blessaient son orgueil. Le combat entre deux généraux également célèbres, entre deux armées également aguerries, s'engagea entre Ancyre et Césarée. Jamais peut-être on n'avait vu de bataille plus sanglante et mieux disputée. La victoire, après avoir long-temps balancé, se décida enfin contre Bajazet, qui fut prisonnier. Désespérant de pouvoir s'établir sur le théâtre de son plus beau triomphe, le vainqueur alla ravager une seconde fois la Syrie, et prit ensuite, avec les immenses trésors qu'il avait pillés dans le cours de ses expéditions, la route de Samarcande, qu'il regardait comme la capitale de son empire. Il s'y occupait des moyens de conquérir la Chine, lorsqu'une mort inattendue termina des jours trop long-temps funestes à l'espèce humaine.

Sur la tombe de ce brigand renommé s'allumèrent des divisions tragiques. Sa succession presque entière échappa à sa postérité. Baber, sixième rejeton d'un de ses enfans, conserva seul son nom. Précipité d'un trône dont la mollesse le rendait indigne, ce jeune prince se réfugia dans le

Caboulistan. Ranghildas, gouverneur de la seule province qui n'eût pas secoué le joug, l'accueillit, et lui donna une armée qui le remit en possession de la partie de l'Inde que son aïeul avait subjuguée.

Ses descendans avaient fait quelques progrès à l'arrivée des Portugais; mais le midi de la péninsule était partagé entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagan, de Narzingue et de Calicut, qui tous comptaient plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus connu sous le nom de zamorin, qui répond à celui d'empereur, que par celui de sa ville capitale, avait les états les plus maritimes, et étendait sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition, que, lorsque les Arabes commencèrent à s'établir aux Indes dans le huitième siècle, le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion, que, peu content de l'embrasser, il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu si cher aux musulmans, qu'insensiblement ils contractèrent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il était, devint, par la seule force de cette superstition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de soie et de coton, l'indigo, le sucre, les épices,

les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie y était apporté des diverses contrées de l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivait par mer; mais, comme la navigation n'était pas aussi sûre, aussi animée qu'elle l'a été depuis, il en venait aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou sur des chameaux.

Gama, instruit de ces particularités à Mélinde, où il avait touché, y prit un pilote habile, et se fit conduire dans le port où le commerce était le plus florissant. Il y trouva heureusement un Maure de Tunis qui entendait la langue des Portugais, et qui, frappé des grandes choses qu'il avait vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avait pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir les étrangers qui s'abandonnaient à lui sans réserve. Il procura une audience du zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec son maître. On allait conclure, lorsque les musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutaient le courage, l'activité et les lumières. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venait d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidèle guide, renvoya son frère sur ses vaisseaux. *Quand*

ix.
Conduite des
Portugais au
Malabar.